Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 20 (1952)
Heft: 1

Artikel: Une partie sur l'eau
Autor: Eekhoud, Georges
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-567485

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La vraie morale réprouve l'intolérance, le mensonge, la méchanceté, les révolutions, le vol et la guerre. Ce n'est déjà pas si mal.
Si cette morale-là était pratiquée, le monde connaîtrait le bonheur.
Mais c'est l'autre morale, celle de Tartuffe et de Jocrisse que l'on a préférée.
On sait quel a été, et quel est présentement, le résultat de ce choix.
Et je conclus par la phrase qui se trouve au début de cet ouvrage:
La vraie morale consiste à respecter les idées du prochain, ses goûts, sa liberté, son bien, et sa personne humaine.»

Une partie sur l'eau

par Georges Eekhoud

Cette nouvelle fait partie du volume «Mes Communions», paru dans la collection «La Connaissance», 9, Galerie de la Madeleine, Paris.

Radieux quoique un peu tristes; tristes tout juste ce qu'il sied pour nous croire heureux, ô chère âme, pauvre frère, nous nous sommes embarqués ce midi-là sur l'Escaut, comptant nous rendre d'Anvers à Tamise.

La yole quitte la rade, mais, calme plat.

Nos deux matelots, deux brunets candides et rudes, beaux comme des mousses au début de leur carrière, tentent vainement d'accorder la voile à la brise. Il leur faudra ramer, ramer... Tant pis. Ils y vont de plein cœur.

Après des heures de jour un peu cru, le soir tombe lentement, distribuant ses magies dans le grand ciel septentrional où se cabrent les nuées violâtres et cuivrées.

Nous croisons des chalands et des voiliers en tournant le dos au panorama de la grande ville et en ne regardant que nos rameurs, et en ne rapportant qu'à ce couple savoureux toutes les incantations vespérales qui nous circonviennent.

Hé hisse! Ils se renversent comme pâmés. Hé hop! Ils se redressent comme offensifs. Ils se ramassent pour se détendre et s'allonger de nouveau, rythmiques.

A ces taquineries du vieux fleuve par les avirons de nos deux adolescents, gagnerons-nous jamais Tamise?

N'importe. N'arrivons pas; voguons sans hâte puisque nous devrons *les* quitter en abordant. C'est ta pensée et aussi la mienne. Jamais plus étroite connivence ne régna entre nous. Le délice de nous trouver avec deux compagnons qui ne sont pas des «nôtres»; avec deux garçons tout simples auprès de qui nous ne serons pas forcés de faire des phrases et de nous récrier d'admiration, pour la galerie; ou même de parler d'amour!

Ceux-ci, par exemple, n'articulent que de rares vocables mais en leur galbe et en leurs gestes réside une suprême harmonie, et nous nous

régalons de leur présence, et leurs mots vulgaires contractent de mystérieuses significations. De toute leur virile personne émane le parfum des chênes; un parfum qui fortifie les sentiments et met en fuite la bagatelle.

O cette heure et ces éléments, combien favorables aux mélanges psychiques!

Et voilà comment il se fit, qu'isolés, à quatre ,deux pauvres diables et deux amants ne montènent sans y songer le cours du grand fleuve très occupé, le sournois charmeur, de leurs étourdies petites personnes...

Volupté indicible de se traiter en égaux; puis même, insensiblement en pareils.

Eux s'absorbent en nous, quitte, nous autres, à nous incorporer dans eux. Ah! communier ne fût-ce que durant une nuit sous les espèces du pauvre diable. J'ignore comment tout cela finira. Mais quelle appréhension, à l'idée que cette bonne entente devra finir.

— Autant d'heures pour arriver! disaient-ils au départ, et la traversée vous coûtera...

Quelle somme?

Nous nous en moquons pardi! Nous leur donnerons tout ce qu'ils voudront. Leurs yeux, dignes des horizons et des vagues, nous répondent: «Tout ce que vous voudrez!» On ne parlera plus ni du temps, ni du prix. Convenu.

Pour sceller le pacte nous bûmes fraternellement à même leur bouteille de genièvre qui passait à la ronde.

N'est-ce pas que nous concertions à ravir?

Quant à me rappeler ce qu'ils nous déclarèrent, autant vous répéter très mal l'éternelle complainte des musiques de rue. Les notes changent, la voix reste. Ou prenons que ce fut une romance sans paroles.

Qui donc aimai-je à outrance ce soir-là au fil de l'eau, sous les nuées sardoniques et sur le fleuve lubrifiant, entre deux rives presque pareilles bornées de digues herbues, tout juste assez hautes pour nous masquer les plaines d'alluvion à la fois grasses et farouches, les Polders de si navrante bonhomie...

Quatre, comptions-nous tout à l'heure, deux pauvres diables, et deux amants!...

Oui, nous sommes quatre, mais quatre pauvres diables, autant d'amants!...

Les deux gars consentent à tout ce qui les entoure, même aux mouvements de nos tendresses et des leurs: les leurs devenues les nôtres, les mêmes, les seules.

Combien de fois ont-ils abandonné les avirons, combien de fois les leur avons-nous repris? Je me rappelle que parfois nous ramâmes à deux; l'une fois aussi j'étais le partenaire de l'un des matelots, la fois d'après je m'appariai à l'autre rameur.

A mesure que s'écoulait cette soirée magnétique, nous nous sentions de plus en plus rapprochés. Nos pensées se tutoyaient et se cherchaient comme des bouches; nos pensées étaient des baisers, et par peur de paraître moins confondus que ces caresses, nous nous taisions, frileux, ou nous ne murmurions que de ces mots spasmodiques qui suspendent les battements des coeurs saturés de délices.

Nous avions échangé nos coiffures. Leurs casquettes à visière droite ragoûtaient nos physionomies blafardes et nos chapeaux ne dénaturaient pas trop l'expression de leurs ronds visages ambrés par le hâle mais aux joues roses encore comme celles des petiots.

Et poussant le chassé-croisé jusqu'au bout, je crois même qu'après une critique baignade où ils nous furent providentiels, nous étions entrés dans leur bragues goudronnées et leurs jerseys de grosse laine bleue tandis que, râblus et carrés, ils faisaient sauter les coutures de nos complets de voyage.

Avons-nous ri? je ne sais plus. Mais si nous avons ri je jurerais que c'était sans en avoir l'air, et que nous nous livrâmes à ces folles mascarades d'un air très grave avec des propositions qui sonnaient comme des répons de psaumes . . .

La nuit tomba, la pleine nuit.

Nous devions avoir atteint le confluent de l'Escaut et du Rappel, car la nappe d'eau s'étendait très, très large comme si les ondes avaient voulu éloigner le plus possible les rives où nous attendraient, d'un côté aussi bien que de l'autre, les humains que l'on voit et les choses que l'on fait tous les jours.

Et plus l'eau maternelle élargissait son cercle protecteur auteur de notre quatuor, plus nous nous aimions harmonieusement; plus ils se livraient volontiers à cette caresse de leurs âmes balsamiques et plus ils se cédaient mutuellement aux effusions plus félines de nos deux consciences.

Où avons-nous abordé? En aval de Tamise sans doute? Où avons-nous dormi? A quel moment la vie conforme nous reprit-elle dans ses filets? Après combien d'heures, hélas, nous remîmes-nous en la posture des gens de notre monde; redevînmes-nous, en sauvant les fameuses apparences, ce que nous avions toujours été?

Leur avions-nous seulement dit adieu à ces deux êtres d'élite qui nous imprégnaient la chair de leur cordiale essence autant que nous nous étions exhalés en leur appétissante enveloppe?

Pourquoi s'étaient-ils détachés de nous en reprenant leurs rugueuses nippes de marins et ne nous laissaient-ils d'eux-mêmes de leur admirable pousse humaine, plus rien à voir, à toucher, à humer, ou même à penser; en nous rendant, avec nos vêtements de terriens, nos visions coutumières, nos étreintes affaiblies, nos souffles éventés, et nos amours taries?